

Enseignement à tirer des campagnes faites par les troupes britanniques depuis 1865 [suite]

Autor(en): **Caldwell, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **32 (1887)**

Heft 9

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-336699>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

XXXIII^e Année.

N^o 9.

15 Septembre 1887

Enseignement à tirer des campagnes faites par les troupes britanniques depuis 1865. (Suite.)

A Tel-el-Kebir, des troupes nubiennes firent une contre-attaque opportune contre la Highland Light Infantry au moment où ce corps escaladait le parapet à un point où le profil en était formidable et rejetèrent les assaillants hors des ouvrages. Le coup, porté par des troupes formées contre des troupes dispersées, réussit. Le moment où le régiment était mis en désordre par l'escalade fut habilement choisi et cet incident est un des plus intéressants exemples de contre-attaque que présentent ces campagnes.

La manœuvre analogue faite par les Arabes juste avant l'assaut de Kirbekan échoua parce que le moment était mal choisi.

A la bataille de Kandahar, après l'enlèvement à la bayonnette des vergers qui entourent le village de Gandigan, une contre-attaque faite par de grandes masses de Ghazis causa un moment d'arrêt, mais fut bientôt repoussée par la ferme contenance des troupes victorieuses.

Nos adversaires ne semblent pas avoir reconnu que, pour être efficaces, les retours offensifs doivent être faits dans des moments de confusion, ou lorsque l'assaillant paraît hésiter. A El Teb les Arabes se lançaient par petits groupes au devant des assaillants, aucune contre-attaque organisée ne fut entreprise.

Retraites simulées pour attirer l'ennemi. Les annales de nos luttes pour la suprématie dans l'Inde ont montré combien il est facile d'attirer à l'attaque par une retraite simulée des ennemis sans discipline et dont les chefs ne savent pas profiter des situations. Dans plus d'une occasion ce seul stratagème a suffi pour faire sortir un ennemi d'une forte position et lui enlever ainsi les avantages d'un terrain favorable et préparé.

Le plus léger mouvement en arrière produit toujours une

¹ Par le capitaine Ch. E. Caldwell R. A. Traduit du n^o 139 (1887) du *Journal of the Royal United Service Institution*. — Nous prendrons la liberté de faire suivre de quelques observations cet article d'un haut intérêt, mais qui n'a pas réussi à nous convaincre que, même contre des sauvages, il soit d'un bon calcul de dédaigner les règles fondamentales de l'art de la guerre. (Réd.)

avance correspondante de l'ennemi. Nos troupes avaient à peine quitté le sommet de la colline d'Hasheen qu'il était déjà couronné par les Arabes. Lorsque, durant la sortie de Kandahar, la retraite de Deh Khojeh devint nécessaire, les Afghans envabirent le village de tous côtés et furent près de transformer la retraite en déroute. Un mouvement rétrograde en face de pareils adversaires est une opération très hasardeuse, vu l'ardeur qu'ils déployent dans la poursuite.

Cette tendance d'attaquer un ennemi qui tourne le dos peut souvent être mise à profit. A Futtehabad l'artillerie et la cavalerie firent sortir d'une forte position un corps formidable de Shinwarris, puis, se retournant lorsque l'infanterie eut rejoint, le mirent en fuite.

A Kambula, les irréguliers de Buller amenèrent les Zulus à faire, avec l'aile droite de leur armée, une attaque prématurée qui fut poussée jusqu'à peu de distance du camp où l'infanterie avait un excellent champ de tir.

A Quintana dans le Transkei les Cafres furent habilement attirés dans une embuscade : la cavalerie légère et une compagnie s'avancèrent, puis, se repliant devant l'ennemi, l'attirèrent jusque sur le gros où il fut reçu par un feu roulant d'artillerie et de mousqueterie. Le résultat fut une victoire complète avec des pertes insignifiantes.

Pendant la reconnaissance en force le jour avant la bataille de Kandahar, la cavalerie poussa jusque tout près des positions afghanes ; dès qu'elle se retira l'ennemi se lança en poursuite et l'on dut faire prendre les armes à une grande partie de la division de Caboul. L'information cherchée était obtenue, l'obscurité mit un terme à l'engagement, mais cet incident montre avec quelle facilité des adversaires de cette sorte peuvent être attirés hors du terrain qu'ils ont choisi.

Il est singulier que cette simple ruse d'une fausse retraite ait été si rarement employée dans ces campagnes. A Hasheen, les Arabes semblent avoir volontairement attiré les Anglais et s'être rassemblés, pendant ce temps, sur leurs flancs et leurs derrières pour s'emparer des bagages ; mais, en aucune occasion, on n'employa contre eux la même manœuvre. La formation en carré serait très appropriée à ce stratagème grâce au contrôle parfait exercé sur le tout par son commandant et au caractère essentiellement défensif de cette formation.

A Tamai une halte, semblant dénoter de l'hésitation, à peu de distance du ravin où les Arabes étaient rassemblés, aurait pu

amener l'ennemi à se découvrir. Un mouvement à droite aurait eu bien des chances de provoquer une attaque dans des conditions fort différentes de la formation désordonnée dans laquelle le carré se trouvait lors de la charge ennemie.

Lorsqu'à Abu Kru le carré s'avancait en combattant de la zareba vers le Nil, il formait un but facile pour les tirailleurs cachés dans les herbes et dont le feu causait du désordre ; dès que l'ennemi eut fait sa charge le danger disparut et la marche continua sans incident. Une retraite simulée vers la zareba aurait pu précipiter l'attaque des Arabes et hâter ainsi la crise.

Villages et forêts. L'attaque et la défense des villages et des bois jouent un rôle important dans les guerres continentales. Les villages de boue de l'Afghanistan, généralement entourés de murs crénelés, donnèrent souvent lieu à des luttes acharnées ; les épais buissons de l'Ashanti causèrent une confusion et des erreurs inévitables pour des troupes engagées dans les bois. Les principaux désavantages que subissent les soldats réguliers dans la défense des villages et forêts, c'est-à-dire la dispersion et le manque de direction qui s'en suit nécessairement, disparaissent dans le cas de guerriers combattant chacun pour soi. Ce fait rendait les villages afghans faciles à défendre et tendait à égaliser les forces dans les jungles impénétrables de l'Ashanti et des environs de Souakim.

Nous avons déjà fait remarquer le peu d'efficacité du feu de l'artillerie de campagne contre les villages de boue. L'attaque de Kandahar sur Deh Khojah réussit d'abord ; en effet, on parvint à prendre pied dans les abords du village. L'ennemi pouvant cependant amener des renforts sur ce point, la tentative de conserver le terrain gagné n'aboutit qu'à nous faire subir des pertes plus grandes que si l'attaque avait échoué dès l'abord.

Cet exemple montre que ce qui, entre troupes civilisées, est le plus difficile dans l'attaque d'un village, — la marche en avant sur le terrain découvert avoisinant — est, en fin de compte, ce qu'il y a de plus aisé quand les défenseurs sont mal armés.

Après la prise d'un village afghan des groupes restent cachés dans les réduits et les recoins prêts à en sortir à l'improviste, Après que le village de Gundi eut été enlevé à la bayonnette pendant la bataille de Kandahar et que les assaillants eurent poussé plus loin, on laissa plusieurs compagnies de Goorkhas pour chasser les Afghans de leurs cachettes. Plusieurs heures après que nos troupes eurent pénétré dans Giniss et que la résistance organisée

eut pris fin on trouvait encore dans des maisons des Arabes prêts à se défendre jusqu'à la mort.

Les Asiatiques et les sauvages qui se plaisent à répandre le sang et qui combattent avec la férocité et l'adresse de bêtes sauvages sont très redoutables dans de pareils combats par les pertes qu'ils peuvent causer après la prise du village.

On a souvent vu en Afghanistan de quelle défense sont capables les villages de boue. Metammeh se trouva trop fort pour que les troupes de Gubat pussent l'attaquer. Les villages des Ashantis auraient été susceptibles d'une défense obstinée, mais nos adversaires préférèrent continuer leur tactique de combat de buissons plutôt que de s'enfermer dans leurs hameaux. Ils ne firent qu'une faible résistance à Amoaful et à Ordashu et les troupes d'hommes armés de Coomassie ne firent aucune tentative pour empêcher le corps expéditionnaire d'entrer dans la ville et de se former sur la place du marché. A Becquah l'ennemi défendit l'entrée de la ville avec quelque vigueur, mais se replia rapidement une fois cette première ligne forcée.

Les nombreuses expériences de ces guerres ont montré que les villages de boue si familiers aux Anglo-Indiens peuvent être convertis en postes défensifs d'une grande force et que les Afghans en apprécient bien la valeur; dans le Soudan on a aussi pu profiter de localités analogues. L'art de fortifier promptement les hameaux et clôtures si caractéristiques de tout théâtre de guerre de l'Orient mérite une étude pareille à celle accordée aux types de villages européens.

Les campagnes contre les Afghans, les Abyssins et les Boers, ainsi que la campagne d'Egypte, n'offrent pas d'exemple de combat dans les bois, mais les luttes de l'Ashanti compensent bien cela.

Le théâtre des opérations au delà du Prah consistait essentiellement en forêts; les arbres gigantesques entourés à leur base par un fourré épais et malaisé à traverser. On y fraya des chemins dans la chaleur du combat avec les sabres-bayonnettes. Le caractère topographique du pays était de nature à montrer les difficultés auxquelles les troupes disciplinées sont en butte dans les combats de bois et de taillis. La formation normale des Ashantis était un ordre dispersé très lâche leur permettant de déployer leur habileté à se cacher et à se mouvoir rapidement dans des buissons qui semblaient impénétrables.

« Un point qui ressort de l'expérience d'aujourd'hui, écrivait Wolseley dans sa dépêche après la première affaire d'Essaman,

c'est que pour combattre dans les forêts africaines, il faut une très forte proportion d'officiers. Vu l'épaisseur des fourrés, un officier ne peut exercer de contrôle que sur les hommes très rapprochés de lui, ce qui nécessiterait, pour ce service, au moins un officier pour vingt hommes. »

Afin de diminuer autant que possible l'unité tactique, des ordres furent donnés pour que les compagnies pussent fonctionner en sections qui devaient rester indépendantes pendant la guerre sous le rapport du commandement et de l'administration. Dans l'action trois sections étaient déployées, une restait en soutien à 40-80 yards en arrière. Cette organisation marcha très bien et les hommes restèrent dans la main, même dans des circonstances très difficiles.

Les Ashantis tâchaient toujours d'envelopper la force insignifiante qui leur était opposée, espérant la démoraliser en menaçant sa ligne de retraite. La pression de l'ennemi sur l'arrière était ignorée, mais les troupes se trouvant au milieu d'un demi-cercle de feu, sans savoir d'où il partait et ne voyant que des buissons de tous côtés, il était souvent difficile d'empêcher les compagnies d'un même régiment de se fusiller mutuellement.

Les expériences d'Amoaful et d'Ordashu furent celles des forêts de Gifert et du Niederwald exagérées. A Amoaful les différentes troupes perdirent tout contact entr'elles. L'ignorance absolue quant à la position des détachements voisins rendait toute coopération incertaine.

A Ordashu il arriva qu'une compagnie entière ouvrit subitement le feu dans toutes les directions lorsqu'il n'y avait pas d'ennemi à portée, trompé par le bruit de la fusillade qui semblait très rapprochée. Les officiers se dirigeaient avec la boussole et le succès qui couronna leurs efforts pour maintenir l'ordre fit, ainsi que la solidité et la discipline des soldats, beaucoup pour le crédit de l'armée.

Dans un semblable pays et en face d'adversaires si capables d'en mettre à profit les particularités, il est remarquable que l'armée britannique n'ait presque jamais été surprise. A Iscabio même une surprise heureuse fut faite contre le camp ennemi.

La différence entre la tactique employée dans l'épaisse végétation tropicale de l'Ashanti et l'ordre de bataille rigide des fourrés voisins de Souakim, est très marquée. La méthode de guerre des Soudanais ne permettait pas les formations dispersées si profitables sur la route de Coomassie.

Mais il est un rapport sous lequel les expériences de ces deux

campagnes si différentes coïncident. L'ignorance totale des mouvements ennemis qui rendit si pénible les luttes au delà du Prah était tout aussi grande dans les marches sur Hasheen et Toprek.

C'est placer le soldat européen dans une position très désavantageuse que de pénétrer dans une jungle remplie d'ennemis aussi audacieux et aussi nombreux que ceux qui étaient rassemblés sous les étendards d'Osman-Digma. Bien que la formation en carré tint les Arabes en échec, les différentes faces en étaient nécessairement rompues par des bouquets de bois et la manœuvre d'un corps solide appesanti par les voitures était une opération difficile dans un pareil terrain. Le carré remplit néanmoins son but en protégeant les animaux de transport, l'hôpital et les blessés. C'était une formation incommode, mais la meilleure pour aller à l'encontre de circonstances si défavorables. Les raisons stratégiques doivent être bien impérieuses pour faire jeter une armée dans des situations tactiquement si dangereuses.

Les enseignements à tirer des combats de buissons dans l'As-hanti s'accordent avec l'expérience des guerres continentales. Ils indiquent la difficulté de contrôle, la disposition à la panique et la nécessité de petites unités qui est caractéristique des opérations dans les bois, et ils établissent la certitude que la victoire restera aux meilleures troupes. Tout ce qu'on peut conclure des opérations hasardeuses dans les fourrés voisins de Souakim, c'est qu'il est dangereux de laisser un ennemi aussi audacieux et aussi résolu occuper de pareilles cachettes.

Ordres sur le champ de bataille. Bronzart de Schellendorf, dans son excellent ouvrage sur le service de l'état-major, paraît sanctionner l'envoi d'ordres verbaux durant un engagement. Les circonstances peuvent rendre ceci inévitable, mais un épisode de la guerre d'Egypte montre combien il est nécessaire de donner par écrit les ordres importants. Un message, envoyé verbalement par un officier dans la première action de Kassassin, demandant l'aide de la cavalerie, fut donné d'une manière qui fit paraître le cas plus urgent et la situation plus grave que cela n'était en réalité. C'est sous une fausse impression que le général Drury Lowe entreprit le mouvement qui aboutit à la charge de nuit.

Opérations de nuit. Il ne faut pas être surpris de ce que, en ce qui concerne nos troupes, les attaques de nuit aient joué un rôle si peu important dans les dernières campagnes, car la raison d'être de telles entreprises est d'échapper au feu de l'ennemi ou de le prendre à l'improviste. Les armes de nos adver-

saïres ne sont pas assez redoutables, et en général le terrain n'est pas assez favorable pour que des commandants affrontent le désordre et la confusion inséparables de telles opérations.

Mais il est étrange que l'on ait si peu tenté d'attaques nocturnes contre nos troupes quand l'obscurité protégeait des guerriers inférieurs en discipline et en armement.

L'attaque de Dewangniri pendant la guerre du Bhootan, le coup de main tenté sur le fort Battye par les Shinwarris, la continuation de la lutte bien avant dans la nuit autour de Rorke's Drift, et la surprise à l'aurore sur la rivière Intomke ne sont que des exceptions confirmant la règle que nos adversaires, dans ces petites guerres, montrent un grand dégoût pour les attaques de nuit organisées.

Plus que cela ; ils tiennent rarement pour importants les mouvements nocturnes de leurs adversaires, tels que les marches de nuit et les préparatifs pour prendre d'assaut leurs positions à la pointe du jour.

Il n'y a pas grand chose à apprendre de ces luttes de nuit. L'attaque de Dewangniri réussit en tant que surprise, mais aucun parti ne put opérer dans les ténèbres et au jour les Bhooteas furent chassés. Ceci pour montrer quelles difficultés attendent de telles entreprises.

L'attaque de nuit sur la montagne de Morosi est un remarquable exemple d'assaut donné au milieu de la nuit sur un terrain très difficile. Le seul chemin praticable pour les assaillants avait été fortifié avec soin, mais des fentes dans les rochers permirent d'éviter la défense, et pour l'ascension il fallut employer les échelles de siège. Les Cafres furent surpris et cette entreprise hardie fut couronnée d'un brillant succès.

L'éclat livide de l'incendie de l'hôpital fut très utile, permettant aux défenseurs de Rorke's Drift de se servir de leurs fusils. L'attaque du fort Battye fut repoussée, mais non sans perte, et la garnison l'échappa belle. A Souakim les cercles de fer des bottes de foin servirent de simple et efficace sauvegarde contre les harassantes attaques nocturnes des maraudeurs.

Les assauts faits à la pointe du jour et préparés de nuit ont rendu de grands services dans nos récentes campagnes. La marche de nuit sur Tel-el-Kebir surprit complètement les Egyptiens. Non moins remarquable, pour le caractère décisif des résultats, fut le mouvement par lequel le général Roberts amena sa colonne principale sur le flanc des Afghans, la nuit avant l'assaut de Pei-

war Kotal. L'attaque contre les Arabes à Giniss eut lieu peu après l'aurore, nos préparatifs ayant été faits dans l'obscurité.

Avant l'assaut de Tel-el-Kebir, l'observation des travaux égyptiens montra que les avant-postes et piquets ennemis ne s'avançaient à quelque distance des retranchements qu'après le lever du jour, et du reste, dans ces campagnes, nos adversaires négligeaient les précautions de postes avancés.

Les difficultés et dangers, inséparables des marches de nuit, se sont fréquemment présentées ces dernières années. Même à Tel-el-Kebir, où l'entreprise réussit si bien, la brigade des Highlanders exécuta un faux mouvement tournant, un ordre de halte n'ayant atteint que les compagnies du centre tandis que les troupes des flancs ne le reçurent pas et continuèrent leur marche. La bévue fut découverte à temps, mais 25 minutes furent perdues avant que la brigade pût reprendre sa marche.

La marche de nuit de deux brigades par dessus les collines pour menacer les derrières d'Ali Musjid fut exécutée au milieu de telles difficultés que les troupes ne purent prendre part à l'action; cependant leur arrivée tardive causa l'évacuation des retranchements pendant la nuit.

La retraite de Dewangniri peu après le coup de main tenté par les Bhootas offre un vif exemple du désordre de ces marches nocturnes. Le gros perdit son chemin, les périls de la route dans les collines produisirent une panique; dans la confusion les blessés furent abandonnés, les canons jetés dans les précipices pour les sauver de capture, et la troupe arriva à destination dans un état de complète démoralisation.

La montée de Majuba Hill de nuit fut heureuse en ce sens qu'elle surprit les Boers, mais les troupes en furent épuisées.

Une marche forcée du « 6th Foot » au début de la campagne d'Hazara est digne d'attention. La distance parcourue était de 20 milles dans la région torride; les plus grandes précautions pour ce qui concerne l'eau et les courants d'air dans la colonne avaient été prises et on espérait que de nuit la santé du régiment ne souffrirait pas. Six hommes cependant moururent d'apoplexie causée par la chaleur et plusieurs autres furent rendus temporairement incapables; ce qui montre que sous les tropiques les marches de nuit ne sont pas beaucoup moins éprouvantes que les effets du soleil.

En Egypte où les nuits sont fraîches et la nature du pays favorable, il y a beaucoup à dire en faveur de l'action d'éviter la

chaleur et l'éclat du jour, mais même dans de telles circonstances les marches de nuit conviennent mieux pour un effort isolé comme devant Tel-el-Kebir et dans la marche en avant d'Abu-Klea au Nil, que pour des opérations suivies.

La marche d'Abu-Klea porta les forces britanniques sans danger bien des milles en avant dans un pays infesté des partisans du Mahdi et très favorable à leur tactique. Cependant on perdit bien des chameaux avec leurs charges précieuses; la formation des troupes durant la marche en deux colonnes s'avancant parallèlement pour être plus compactes causa une grande confusion qui fut augmentée par des obstacles, tels que les buissons d'épines et les herbes du désert; soudain un cri long et puissant annonça à l'ennemi que les Anglais étaient en route, et la tentative d'atteindre le Nil sans combat avorta. Les périlleuses opérations du jour suivant furent très fatigantes vu l'épuisement des hommes, mais la distance à franchir devant l'ennemi n'était qu'une fraction de ce qu'on avait fait dans la marche de nuit. L'abandon du champ de bataille d'Ingogo après l'arrivée de la nuit par le petit corps anglais emportant ses canons prouve le manque de vigilance de nos adversaires. Les Boers montrèrent une grande habileté tactique dans les engagements et dans leurs mouvements pendant le combat, mais sous l'impression que l'Ingogo était trop grossi pour que des troupes pussent le traverser, ils négligèrent d'être sur leurs gardes et permirent ainsi à la colonne de s'échapper.

Une succession de marches de nuit sape l'efficacité d'une armée. Le besoin de repos pour les hommes et les animaux et la nécessité d'un mouvement lent, ainsi que le temps perdu pendant la marche, annulent souvent l'avantage de la fraîcheur sous les tropiques. On a exprimé bien des opinions différentes sur la marche à travers le désert de Bayuda. Les circonstances étaient en tout cas favorables vu le clair de lune et le caractère du terrain et cependant il y eut à chaque instant confusion.

Les chameaux sont en tout temps difficiles à charger et il est nécessaire de bien ajuster leurs fardeaux. Tout retard causé par l'incertitude du chemin ou un désordre dans l'obscurité fait rester les animaux de transport plus longtemps chargés et augmente ainsi l'effort qui leur est imposé. En partant avant le jour hommes et bêtes ont l'estomac vide et souffrent en conséquence. Dans la marche de Kabul-Kandahar, on profita du clair de lune pour partir à 2 h. 30 du matin, de manière à éviter les chauds rayons

du soleil d'août. Marchant à travers le Khyber où il y a des camps de repos et où on ne peut manquer la route de nuit, on trouva meilleur d'éviter les grandes chaleurs du jour et de se mouvoir d'étape en étape avant l'aurore.

Mais bien que les paniques à propos d'un rien auxquelles les troupes sont si portées dans l'obscurité aient été généralement évitées dans le Soudan et l'Afghanistan, la perte des bagages, le besoin de repos, la fatigue causée par la marche sur un terrain inégal et les autres inconvénients inhérents aux marches de nuit se firent sentir dans toutes les occasions. Dans le Khyber bien des hommes auraient préféré braver le soleil du matin plutôt que d'être exposés la nuit à l'air brûlant au lieu de se reposer.

Il a été prouvé que, malgré la présence de l'ennemi, on peut en général exécuter des marches de nuit sans craindre de dérangement. Des actions moins éclatantes peut-être que la victoire de Tel-el-Kebir et l'assaut de Peiwar Kotal, mais montrant aussi bien le manque de précautions des guerriers irréguliers, ont été à maintes reprises préparées par une marche de plusieurs heures avant le lever du soleil.

De nombreux épisodes des petites campagnes de l'Afghanistan montrent avec quelle facilité on peut surprendre l'ennemi au point du jour. L'attaque de Jummo dans la campagne de Jowaki, faite au petit jour après une difficile marche de nuit, prit les Afreedis au dépourvu. Les surprises au point du jour furent un des traits marquants de la guerre des Cafres; les Zulus appréciaient les avantages d'attaquer avant le lever du soleil; le roi Théodoros se fit une grande réputation militaire par ses attaques de nuit et ses précautions contre les attaques de nuit, mais l'enseignement à tirer de vingt ans de campagne dans tous les continents est indubitablement qu'en présence de tels ennemis, les marches de nuit peuvent être entreprises avec toutes les chances de succès. D'un autre côté les marches de nuit, à quelque distance de l'ennemi, paraissent rarement atteindre leur but, qui est d'épargner les troupes et les transports, et ne semblent praticables que dans des circonstances exceptionnelles.

Marches en général. Les difficultés de transport et les routes tendent, dans ces pays, à raccourcir les marches. La marche de sir F. Roberts de Ali-Kehl à Charasiah par le Shutargarden Pass prit 10 jours; la distance était de 62 milles. La marche de lord Chelmsford de Fort-Marshall à Umvolosi (45 milles) prit quatorze jours, dont quatre de halte. De Prahsu à Amoaful (environ 40 mil-

les) l'armée britannique mit 40 jours. La distance de 340 milles entre Senafe et Magdala fut traversée en soixante-dix-sept jours, donnant une vitesse moyenne de 4 $\frac{1}{2}$ milles en 24 heures. Pour une longue marche en face des obstacles qu'on rencontre sur le théâtre de ces guerres, 6 milles par jour semblent être la vitesse ordinaire. La division Stewart, marchant sur Ghuzni, avança de 40 milles par jour, le terrain étant favorable et le transport excellent, tandis que la fameuse marche de Kabul-Kandahar fut faite à raison de 15 $\frac{1}{2}$ milles par 24 heures. Mais de tels faits sont exceptionnels. Le Royal-Irish, en route pour Metammeh, fit 120 milles en six jours, fait qui serait très difficile à surpasser, si l'on tient compte du caractère du terrain traversé.

L'enseignement à retirer des marches de ces campagnes, est qu'elles sont beaucoup plus lentes que celles auxquelles on est accoutumé dans les guerres européennes et que l'on doit modifier d'après cela les calculs des opérations. Des événements récents nous donnent l'assurance que, quand il y a besoin d'un effort, le soldat anglais peut être favorablement comparé, sous le rapport de la marche, à un soldat de l'Europe continentale.

Travaux de défense. L'art de la fortification de campagne, compris par nos antagonistes d'Asie et d'Afrique, montre les avantages découlant du mode le plus simple de travaux de défense. Derrière leurs grossiers parapets de pierre, les Ghilzis ou les Pathans laissaient approcher nos soldats à petite distance. Les palissades de Cachar, Perak et de Burnah fournirent maintes fois une résistance opiniâtre. Les tranchées de Tel-el-Kebir, d'autre part, construites d'après des principes scientifiques et avec des profils formidables, montrent quel sérieux obstacle un travail en terre peut opposer à une colonne l'attaquant en ordre compact.

Mais ce sont nos travaux de défense construits pour les exigences de la guerre irrégulière qui ont le plus grand effet moral. Les zarebas, simples enclos d'abattis épineux, ont donné au Soudan une défense suffisante contre l'assaut des Arabes. A Rorke's Drift, un parapet grossier formé, dans un moment désespéré, de sacs de farine et de boîtes à biscuits, permit à sa poignée de défenseurs de tenir en échec les essaims de Zulus enflés du succès d'Isandlwana. Les camps de wagons sont le mode reconnu de défense dans l'Afrique du Sud. Un simple parapet suffit à préserver le fort Battye dans la nuit de l'attaque afghane. Le poste de Dubrai, près de Kandahar, protégé par un mur de 4 $\frac{1}{2}$ pieds, tint jusqu'à ce que la munition manquât. Des bandes de bottes

de foin furent un bon obstacle près de Souakim et les mines y eurent un plein succès. Sur les collines du Naga, une sorte de pieu appelée « panjee », consistant en éclats de bambou barbelés, pour les empêcher d'être enlevés du terrain, furent un sérieux obstacle à Konoma. L'histoire de ces luttes montre presque à chaque page la valeur des travaux de défense du type le plus grossier.

Sommaire des enseignements tactiques. De toutes les leçons tirées de nos petites guerres, les plus importantes semblent être : 1° La nécessité d'une formation serrée lorsqu'on combat des adversaires comme les Zulus et les Soudanais; — 2° La possibilité d'employer l'ordre dispersé pour des combats de broussailles et opérations de collines; — 3° L'importance de réserver le feu jusqu'à ce que l'infanterie soit à courte distance; — 4° La tendance qu'a la préparation du combat par l'artillerie à prévenir les actions décisives; — 5° La valeur de la lance comme arme de cavalerie; — 6° L'opportunité pour la cavalerie d'agir à pied; — 7° L'avantage des marches de nuit pour surprendre l'ennemi à l'aurore; — 8° La possibilité d'attirer des adversaires inhabiles et indisciplinés à une action par une hésitation simulée, et 9° Le danger d'un terrain coupé dans le voisinage d'une position.

Il y a eu dans ces campagnes des incidents qui ont jeté du discrédit sur les armes britanniques, mais, somme toute, l'expérience de vingt ans de guerres irrégulières prouve l'heureuse adaptation par les chefs de principes à des circonstances anormales, l'appréciation intelligente des exigences d'un tel service par les subordonnés et de la constance ainsi que de la confiance en eux-mêmes des hommes.

Si, de l'art de la guerre illustré par les opérations qui ont eu lieu en campagne, nous passons aux enseignements concernant l'organisation et les préparatifs, le tableau n'est pas si brillant.

ORGANISATION

Un des points les plus importants de la politique militaire d'un Etat est, dit Jomini, la nature de ses institutions militaires.

Bien que la réorganisation de notre armée sur une base conforme à la pratique des guerres continentales ait développé et régularisé les ressources du pays, l'expérience des dernières campagnes a montré bien des points faibles dans notre système et bien des défauts dans notre cuirasse.

Le fait que des guerres sans importance nationale suffisent à

déranger les engrenages et à renverser les calculs sur lesquels repose la structure compliquée de notre organisation militaire indique des vices fondamentaux dans son fonctionnement, et le fait que des expéditions envoyées contre des peuplades insignifiantes ne peuvent quitter nos rivages sans qu'on fasse appel à la seconde ligne de défense donne certes matière à réflexion.

Mobilisation des réserves. Lorsqu'au printemps de 1878 la question d'Orient arriva à une période aiguë et que les réserves furent appelées pour la première fois, l'absence d'un plan pratique de mobilisation se fit vivement sentir. Il n'y avait pas d'arrangements pour l'équipement des réservistes et il se passa plusieurs semaines avant que ceux-ci pussent prendre place dans les rangs. Le manquement était complet et indéniable.

La leçon ne fut pas perdue. La mobilisation partielle de 1882 fit voir de grandes améliorations dans notre organisation. Néanmoins les arrangements pris pour placer l'armée sur le pied de guerre laissaient beaucoup à désirer. Obéissant aux règlements les réservistes rejoignirent au premier appel le quartier de leur district régimentaire, mais là, au lieu d'être immédiatement équipés, ils furent dans bien des cas expédiés à d'autres dépôts et même à des corps commandés pour le service.

Les dépôts n'étaient pas pourvus en temps de paix d'armes et d'effets d'équipement prêts à être livrés aux réservistes si cela était nécessaire. On dut au dernier moment réquisitionner tout ce dont on avait besoin de Pimlico et de Woolwich, ce qui donna un surcroît de besogne à ces deux centres. Il y a des magasins dans les dépôts centraux et il est étrange que tout l'équipement nécessaire aux troupes du district n'y soit pas rassemblé, prêt pour la mobilisation. Les réservistes mobilisés en 1885 furent équipés à leur dépôt, il n'y eut aucune confusion et tout marcha aisément.

En 1882 les réservistes rejoignirent pour la plupart des régiments avec lesquels ils n'avaient aucune connexion, conséquence naturelle d'une mobilisation partielle où tous les hommes d'une classe sont appelés sans distinction de régiments. En 1885, les réservistes des régiments qui avaient besoin de renforts rejoignirent seuls les drapeaux, arrangement peut-être moins équitable mais plus commode.

Mais toute mobilisation partielle est répréhensible en ce qu'elle implique l'appel de la réserve dans un but non conforme à celui de sa formation. Les propositions du « Localization Committee »

supposaient l'existence d'un corps d'armée toujours prêt pour le service. Les engagements passés entre l'Etat et le soldat impliquent une période de réserve qui ne doit être interrompue que si les intérêts vitaux de l'empire sont en question et tout appel d'hommes de la vie civile à la vie militaire pour faire face aux exigences de campagnes de peu d'importance est préjudiciable aux intérêts du service.

Appeler les réserves sans danger imminent, quand il s'agit simplement de soutenir un système qui a échoué au moment de l'épreuve, c'est un acte qui frise une violation d'engagements. Il engendre des sentiments d'incertitude et de mécontentement qui doivent diminuer la popularité du service militaire et par conséquent entraver le recrutement.

Les officiers de loi de la couronne ont émis l'avis qu'en cas de guerres indiennes ou coloniales *suffisamment importantes, réclamant des forces considérables*, les réserves peuvent légalement être appelées. Mais ce n'est pas une question de loi, c'est une question de justice. Un patron quelconque prendra-t-il des réservistes comme ouvriers, sachant qu'ils peuvent être appelés partout où les excentricités de quelque obscur potentat demandent la mise sur pied d'une poignée de soldats anglais ?

Organisation pour les petites guerres. La réorganisation de l'armée était basée sur la supposition qu'un certain nombre de régiments, les premiers à mettre sur pied, auraient un effectif leur permettant d'entrer en campagne avec le nombre réglementaire, après élimination des non-valeurs. Comment cela s'est-il passé en pratique ? Lorsque les nouvelles d'Isandlwhana nécessitèrent l'envoi de renforts à Natal, il manquait aux cinq premiers bataillons 1500 hommes pour les amener à l'effectif de 840. Ce vide fut comblé par des volontaires d'autres bataillons. Les efforts faits subséquemment pour maintenir à l'effectif les régiments en tête du rôle avaient placé les affaires sur un meilleur pied au début de la guerre d'Egypte, mais même alors il fallut plus de 2500 réservistes pour compléter les bataillons mis sur pied. En 1885 on eut de nouveau recours à la réserve.

L'effectif de 940 officiers et hommes de troupes fixé par les estimations de cette année pour les bataillons en tête du rôle leur permettra-t-il de prendre la campagne sans faire des emprunts à d'autres corps ou à la réserve ? Nous en doutons.

Les événements de 1878, 1882 et 1885 prouvent que les réserves commandées pour rejoindre les drapeaux répondront à

l'appel. Ils montrent que cette force existe de fait et pas seulement sur le papier, mais aussi que pour la mobilisation on a grand besoin d'une organisation pratique. La guerre des Zulus montra la faiblesse des bataillons censés prêts pour le service et les campagnes d'Egypte et du Soudan n'ont pas relevé le crédit du système en ce qui concerne les guerres coloniales. Mais quels que soient les défauts d'organisation révélés dans ces campagnes en ce qui concerne les hommes, ils ne sont rien comparés au déplorable manque de chevaux et de réserve de chevaux expérimentés en 1882.

Questions de chevaux. Pour l'expédition d'Egypte on embarqua 5400 chevaux, c'est-à-dire sensiblement moins de la moitié de l'effectif requis. Les trois régiments de cavalerie de ligne reçurent un effectif de 465 chevaux de troupe au lieu de 524 et il ne fallut pas emprunter moins de 594 chevaux à d'autres régiments pour leur permettre d'entrer en campagne. L'artillerie restée en Angleterre dut céder 934 chevaux pour amener les batteries engagées à l'effectif de guerre et assurer les transports régimentaires. Le génie, avec un effectif bien moindre que celui prescrit par le règlement, embarqua seulement 10 chevaux de moins que l'effectif total de l'arme sur pied de paix.

Des chevaux restés en Angleterre, 2450 furent réformés pour âge et devinrent par conséquent impropres au service. Ainsi pour mettre sur pied de guerre 4 régiments de cavalerie, 8 batteries, une colonne de munitions et un rudiment du corps du génie, au lieu des 6 régiments de cavalerie, des 15 batteries, des 6 colonnes de munitions et du détachement complet du génie qui forment l'effectif nécessaire à un corps d'armée, les armes montées furent réduites à un état de complète impuissance.

Le tableau n'est pas encourageant, car en 1878 dans une période très critique il fallut quatre semaines pour acheter 2250 chevaux et en 1882 on les acheta à raison de 100 par semaine. Ces faits se passent de commentaires.

Une leçon à tirer de la seule campagne à laquelle aient pris part de la cavalerie et de l'artillerie amenés d'Angleterre c'est que la condition des armes montées ne supportera pas, en ce qui concerne les chevaux, une mobilisation même partielle, et que la formation de réserves d'où l'on puisse tirer des remontes est d'une nécessité brûlante. L'envoi à Souakim en 1885 de deux escadrons de chacun des régiments choisis pour le service, au lieu d'un régiment complet, peut s'expliquer par la supposition qu'au-

cun n'avait assez de chevaux pour mettre 4 escadrons en ligne.

Dans la guerre d'Egypte la perte en chevaux de cavalerie jusqu'à la fin de septembre ne fut que d'environ 10 %, proportion satisfaisante vu les services rendus par cette arme et les difficultés en ce qui concerne l'eau, le fourrage et le terrain. Ceci montre que la sélection exercée avant l'embarquement n'a pas été inutile.

Il vaut la peine de noter qu'un régiment de cavalerie et une batterie, venant d'Inde, furent rapidement montés à Natal pendant la guerre des Boers et que les animaux rendirent de bons services. Cette expérience peut être utile pour les futures campagnes dans le sud de l'Afrique.

Transport. On a reconnu depuis longtemps que le service rudimentaire de transport, organisé pour les guerres continentales, est tout à fait impropre aux campagnes irrégulières qui incombent souvent à nos troupes. Lorsque les hostilités deviennent inévitables on doit improviser un service de transport approprié aux conditions qui se présentent. En Inde où des portions de l'armée doivent toujours être maintenues sur le pied de guerre, il existe actuellement un noyau de service de transport capable de s'augmenter rapidement à l'occasion. Dans ce pays, la formation d'un dépôt sur ces bases paraît hors de cause par des considérations financières.

Les animaux de bât ont été longtemps l'unique moyen de transport en Egypte. La substitution de petites charrettes en 1882 aux lourds wagons ne réussit pas à adapter le transport à roues aux déserts de Wady Tumilat. Les tombereaux maltais à deux chevaux en nécessitèrent quatre, ce qui rendit dès le début la moitié du matériel inutile. Le 3 juin déjà, un mois avant le départ de l'expédition, on recommanda l'achat de 1000 mulets en Amérique, mais on n'eut pas recours de plusieurs semaines aux marchés du Levant, et il arriva ainsi que lorsque le corps expéditionnaire débarqua à Ismailia, tout l'effort tomba sur les transports régimentaires qui ne le supportèrent pas.

Des mulets achetés à la hâte dans la Méditerranée, bien que très nécessaires sur le théâtre de la guerre, furent arrêtés dans différents ports jusqu'à l'arrivée des transports qui avaient déjà amené des troupes en Egypte. Beaucoup d'autres, achetés aux Etats-Unis et au Cap, ne furent jamais débarqués. Sans le chemin de fer, les opérations auraient dû être suspendues.

Du moment que pour l'expédition d'Abyssinie on avait acheté 8000 mulets sur les bords de la Méditerranée, il semble étrange

que des difficultés aient surgi en 1882. Mais le fait que 1500 de ces animaux, achetés à Smyrne et Beyrout furent retenus par le gouvernement ottoman, n'aurait guère pu être prévu.

Dans son rapport le commandant Goodrich écrit ce qui suit : « Non seulement le service de transport était le point faible de l'expédition, mais on peut dire sans exagération qu'il faisait complètement défaut. » Ce n'est que le 3 septembre, douze jours après la descente à Ismailia, que le commissariat commença à amener des approvisionnements aux troupes.

Pendant ce temps, vers le 1^{er} septembre, le contingent indien avait débarqué 1237 mulets complètement équipés, et le rapport du colonel Low fait remarquer avec satisfaction qu'on les utilisa pour aider le corps venu d'Angleterre. Le contraste est très frappant et montre la valeur d'un service de transport efficace et élastique, dont la charpente existe déjà en temps de paix.

Les expériences de la campagne d'Egypte prouvent la nécessité de se procurer les moyens de transport indispensables avant d'entamer les hostilités dans un pays où le transport à roues organisé pour l'Angleterre est impraticable, et de se fournir de vaisseaux pour amener ce matériel sur le théâtre de la guerre, indépendamment du corps expéditionnaire. Le transport par bête de somme ne serait pas avantageux dans ce pays, mais il vaudrait la peine d'établir un dépôt à Chypre. Une grande quantité de bâts devraient être emmagasinés dans nos grandes places d'armes méditerranéennes, prêts en toute circonstance.

L'admirable service de transport actuellement pratiqué en Inde est le fruit des leçons de la guerre des Afghans. Dans les premiers temps de cette campagne, les forces engagées étaient réduites presque à l'inaction par le manque de transport, attribuable à l'ignorance de leur devoir de la part des officiers qui en étaient chargés et à l'absence d'un système régulier. Les pertes en bêtes de somme furent énormes. Dans l'opinion des autorités civiles un tiers des animaux disponibles à Scinde fut détruit en moins de trois mois.

Les opérations se terminèrent par la réussite des arrangements de transport dans la marche de Caboul à Kandahar; voici ce que dit à ce sujet le chef du département dans son rapport : « Je dois dire que je doute que la marche eût pu être faite ainsi, si le lieutenant-général n'avait pas, depuis des mois, insisté pour que les régiments en général et les soldats en particulier, apprissent

quelque chose du service de transport. » Cette remarque résume toute l'affaire.

En Abyssinie également, l'organisation défectueuse et le manque d'expérience entravèrent la formation d'un service de transport efficace.

Ces campagnes montrent l'importance du système d'organisation des transports et la nécessité de quelque expérience de la part des officiers chargés de la direction.

En Afghanistan, le transport par matériel loué fut reconnu inapplicable pour les troupes engagées. Il est vrai que, dans la première phase de la guerre, le transport loué soutint bien la comparaison avec le transport acheté, mais ce ne fut plus le cas lorsque ceux qui étaient chargés de le diriger gagnèrent en expérience. La séparation d'animaux appartenant au même individu donnait lieu à des difficultés et n'était praticable que pour la ligne de communications. Le système a ses avantages, en assurant des conducteurs expérimentés, mais, vu les indemnités en cas de perte, les propriétaires n'ont rien à gagner à prendre soin de leurs bêtes et demandent beaucoup de surveillance. Dans le sud de l'Afrique on usa beaucoup du louage, mais on a calculé que, dans la guerre des Zulus, on aurait fait une grande économie en achetant dès l'abord les voitures et les attelages. Dans la guerre des Boers où les opérations se passèrent surtout dans le Natal, le système de louage marcha parfaitement et dans le Zululand cette méthode fut reconnue la meilleure, mais aussi la plus chère.

Les corps de porteurs ont souvent fait un bon service. Dans l'Ashanti, où c'était le seul moyen de transport, les mécomptes inhérents à l'emploi du travail manuel devinrent très apparents. Les porteurs désertaient par bandes ; la nécessité de maintenir la discipline obligea d'en remettre la direction au colonel Colley, en laissant de côté le système pratiqué ordinairement. « Passer les porteurs au département du contrôle, écrivait Wolseley, c'est jeter de l'eau sur un tamis. » Des mesures énergiques furent nécessaires. Dans les expéditions de Lushai et de Duffla, ainsi que dans la guerre des Zulus, on lutta contre les mêmes difficultés et l'expérience a prouvé que si, d'un côté, les porteurs ont une grande mobilité, il est, d'autre part, nécessaire de les organiser plus soigneusement.

La principale objection à ce mode de transport, outre la difficulté de conserver les porteurs, est la tendance à la panique d'un corps d'hommes désarmés. Le jour d'Amoaful, un convoi

de porteurs jeta sa charge et prit la fuite en approchant de Quarmon. Une fois, le corps des porteurs Zulus, alarmé par de faux bruits, refusa d'avancer et les charges restèrent toute une nuit au bord de la route sans garde, tandis que les hommes étaient allés s'abriter en arrière.

La difficulté de procurer aux porteurs leur nourriture accoutumée, est souvent une cause d'embarras. Les Fantis, qui se nourrissent surtout de plantain, étaient mécontents du riz qu'on leur donnait. En Abyssinie les coolies bengalais souffrirent parce que la nourriture qu'on leur fournissait ne leur convenait pas.

Les guerres d'Afghanistan et du Soudan ont prouvé, — ce que savent d'ailleurs ceux qui ont étudié la question, — que le chameau est impropre aux opérations nécessitant un travail journalier. Se nourrissant lentement, il lui faut de fréquents jours de repos pour paître. Tandis que sa propriété d'emmagasiner l'eau et son indifférence à la chaleur en a fait le vaisseau du désert, la délicatesse de sa constitution ne lui permet pas de supporter de grands efforts ou des privations. Il se prête très bien à un travail lent et régulier à la base ; il n'est pas à sa place avec des colonnes avançant rapidement. Dans la vallée de Kurum, pendant la première partie de la guerre d'Afghanistan, il en disparut 9496 sur 13,840 ; cette statistique condamne le chameau comme animal de transport là où il y a un rude travail à accomplir. Le contraste entre les chevaux et les chameaux pendant les opérations difficiles dans le désert de Bayuda fut très marqué. Les chevaux, bien que très abattus par le manque d'eau et la fatigue, supportèrent cette rude épreuve et se remirent bientôt, tandis que les chameaux succombèrent.

Conclusions générales sur l'organisation. Discuter à fond les questions de mobilisation et de transport soulevées par l'expérience de ces guerres dépasserait le cadre de cet essai. Nous ne toucherons que les points les plus saillants.

On a l'habitude d'indiquer la campagne d'Egypte de 1882 comme un modèle d'opérations de ce genre. Mais les rapports de cette courte lutte supportent-ils un examen attentif ? Ils témoignent de courage et de patience de la part des combattants ; ils présentent un bel exemple d'habileté stratégique et d'exécution d'un plan audacieux et bien conçu, mais ils dénotent un vice radical d'organisation et un regrettable manque de transports. « Tous les calculs du War Office, dit l'historien allemand de

cette campagne, se sont de nouveau montrés mauvais et impraticables, » — remarque qui ne peut être taxée d'injuste.

Ainsi la seule fois où, pendant ces vingt dernières années, une armée d'une certaine importance a été mise sur pied, toute la structure militaire de l'empire en a été ébranlée. C'est une leçon qui mérite d'être prise à cœur.

EQUIPEMENT

Tendance à alléger le poids porté par le soldat. Dans ces campagnes, on a généralement eu la tendance d'alléger autant que possible la charge du soldat, tout en maintenant l'efficacité de chaque individu comme machine de combat. La maxime de Napoléon qui dit : « Il est cinq choses qu'il ne faut jamais séparer du soldat : son fusil, ses cartouches, son sac, ses vivres pour au moins quatre jours et son outil de pionnier », est inapplicable aux opérations de cette sorte, où on supporte une grande chaleur et où l'on rencontre des climats mortels.

Le havre-sac ou valise a toujours été confié aux transports régimentaires. Outre cela, la charge ordinaire, pour le soldat d'infanterie, est 43 livres. Chez les Ashantis, elle fut réduite à 35 livres à peu près, en laissant la capote et les gamelles aux transports de régiment. Dans l'Afghanistan, la tunique était généralement portée en marche, mais dans les troupes de sir F. Roberts, qui portaient les habits de coutil, les capotes étaient transportées par régiment et le poids était réduit à un minimum (33 ½ livres). A Tel-el-Kebir, sans les capotes, mais avec un jour de vivres et 100 cartouches, le poids était de 38 livres. Dans le Zululand et pendant la guerre des Boers, la charge, avec la capote, était d'environ 43 livres.

Chez les Ashantis, un porteur était donné pour 3 hommes, les sacs contenant les capotes, une feuille de toile imperméable par homme et la tente-abri étaient répartis entre trois. En Afghanistan le froid nécessita souvent trois couvertures par homme.

Généralement, lorsque la charge du soldat a été diminuée, ce qui restait aux soins des transports de régiments a d'ordinaire dépassé le poids déposé par les soldats. Il semble raisonnable d'espérer qu'après l'expérience des dernières guerres l'opportunité de toujours faire porter les sacs des soldats sera prise en considération.

Mauvaise qualité des armes. Le fait qu'à Abu Klea et Souakim les Martinis ratèrent au moment critique a été attribué soit à la

défectuosité de la culasse, soit au dérangement du mécanisme par des grains de sable, soit à l'emploi des cartouches en forme de bouteille. La faiblesse de l'extracteur, — une question à étudier, — unie à l'introduction de sable, était probablement la cause principale de l'accident, mais la cartouche était aussi défectueuse. La munition a toujours été une source de plaintes depuis l'introduction de l'arme.

Le fait que l'armée britannique ne possède pas, comme les autres, de solides cartouches en métal, ne peut s'expliquer que par leur prix plus élevé. Notre modèle est si défectueux que les cartouches doivent être transportées dans de pesantes et solides caisses pour ne pas perdre leur forme; portées séparément ou maniées sans précaution, elles deviennent bientôt inutiles. Dans la campagne du Nil on s'aperçut que les cartouches portées en bandoulière perdaient leurs balles. Livrer aux soldats des cartouches construites sur des principes d'économie, c'est presque leur manquer de parole. Il est, en outre, de fait que des cartouches qui avaient été dix ans en magasin ont été expédiées sur le Nil et peuvent avoir contribué à grossir la liste des morts à Abu-Kléa.

Quant au fait que les bayonnettes se tordaient, opposées aux boucliers des Arabes, il se passe de commentaire. Nous avons le droit d'espérer qu'il ne se renouvellera pas.

Service des munitions pour les armes portatives. La question de garder les réserves de munitions dans l'action, qui paraît insoluble dans les guerres d'Europe n'a pas, dans ces campagnes, causé beaucoup d'inquiétude. En Afghanistan et en Egypte la réserve régimentaire était portée sur des mulets mais fut rarement requise. Il en fut autrement dans le sud de l'Afrique. Dans certains cas les caisses de munitions étaient dans les wagons à bœufs, arrangement très commode pour des actions comme Ulundi, mais dont le danger fut démontré à Isandlwana; ailleurs on employa le transport à bât.

Dans l'Ashanti, où la dépense de munitions était grande, les porteurs firent très bien ce service; ils avançaient dans la ligne de feu et distribuaient la munition pendant les temps d'arrêt du combat. Dans la campagne de Jowaki la nature du terrain empêchait les animaux de bât de suivre l'infanterie; onze hommes par compagnie furent chargés de porter la munition de réserve; l'opposition étant insignifiante, ce système ne fut pas sérieusement mis à l'épreuve; il a de graves défauts. La commodité du transport à mulets pour les réserves de régiments est bien constatée. Leur

activité et leur dureté rendent ces animaux capables de travaux pénibles, mais il leur faut un peu d'exercice pour être tranquilles au feu et, comme pour les autres bêtes de somme, le paquetage demande de grands soins.

Les caisses de cartouches pesant environ 80 lbs ont paru encombrantes ; elles se prêtent mal au transport à dos d'homme ou à être amenées à la main sur le champ de bataille. Le comité d'équipement de Caboul a recommandé des caisses de cuir bordées de fer blanc contenant 240 cartouches et pesant environ 28 lbs. Dans le Zululand on essaya de porter les munitions de réserve dans des sacs, à dos de mulet, mais les cartouches s'endommageaient ; le système de petites caisses portatives comme celles employées dans la campagne de Jowaki et recommandées par le comité de Caboul semble le meilleur.

Le nombre de cartouches porté par les hommes a beaucoup varié. Dans le Soudan le Camel corps avait 150 cartouches par homme. Cette charge semble avoir, dans la marche finale de Wilson sur le Nil, forcé les hommes à partir sans leurs vivres. En 1882 à Tel-el-Kebir chaque homme portait 100 cartouches et à Kirbekan 60. Dans l'Ashanti les hommes avaient 70 cartouches sur eux et 50 en première réserve. En Abyssinie 200 cartouches par homme étaient à la charge du régiment.

Le nombre élevé porté par les hommes en Egypte et au Soudan montre la tendance, même lorsqu'on ne s'attend pas à une forte dépense, à dépasser le nombre fixé par les règlements. « Les troupes peuvent souffrir de la faim pendant 24 heures, disait lord Hardinge, mais si elles manquent de cartouches pendant une heure, elles ont bien des chances d'être battues. »

Ces campagnes semblent indiquer la nécessité d'augmenter le nombre de cartouches portées par chaque homme. Les statistiques données à propos de la tactique du feu ne montrent pas, il est vrai, une forte dépense moyenne, mais, d'autre part, le combat eut rarement un caractère prolongé et désespéré. La dépense moyenne ne peut d'ailleurs être prise pour guide, car des individus et même des compagnies entières peuvent dépasser de beaucoup la moyenne et il est très désirable qu'à aucun moment les cartouchières ne soient vides. On peut rarement compter sur la réserve régimentaire. Le grand nombre de cartouches ordonné pour Tel-el-Kebir, El Teb et la marche sur Metammeh montre que des chefs expérimentés n'estiment pas suffisantes les 70 cartouches du règlement.

Le fait que la bayonnette s'est trouvée impuissante contre les solides boucliers de cuir des Arabes a fait naître l'idée de la remplacer par le sabre-bayonnette. Le poids additionnel d'une demi-livre semble plus que compensé par la force supérieure et l'utilité générale. Dans l'Ashanti le sabre-bayonnette fut toujours employé au-delà du Prah à ouvrir la voie dans les épais buissons. Dans les environs de Souakim il aurait servi à couper les bouquets de mimosas et de cactus et à construire les zarebas.

Artillerie. La science de l'artillerie a, depuis 1865, fait des progrès gigantesques. Notre matériel a donc été dans un état de transition pendant toute la période que nous étudions et l'est encore à présent. On peut cependant tirer des expériences des campagnes les plus récentes des conclusions qui jettent du jour sur la question de l'équipement pour la guerre continentale ou irrégulière.

Les fréquentes occasions où, comme à Tamai et à Ahmed-Kehl, on a dû recourir au shrapnell après avoir tiré les quelques coups de mitraille donnés à chaque pièce, semblent indiquer la nécessité d'augmenter la proportion de cette dernière munition, au moins pour la guerre irrégulière. A Ordashu, à Tel-el-Kebir et ailleurs l'artillerie s'avança à portée de mitraille ; à l'Ingogo et à Abu-Klea l'ennemi arriva à quelques mètres des canons. Une semblable tactique nécessite beaucoup de mitraille. A Ekowe on en improvisa avec des morceaux de fer-blanc.

Le service de la munition d'artillerie sur le champ de bataille est une question de la dernière importance. La dépense a généralement été minime et cependant le système en vigueur n'a pas supporté l'effort qui lui était imposé. Sur ce point les statistiques sont le plus sûr guide.

En exceptant Maiwand où la perte des fourgons laisse le chiffre douteux, la plus forte dépense paraît avoir été à Tel-el-Mahuta, où deux canons tirèrent plus de 100 coups chacun. Pendant la première affaire de Kassassin un canon Krupp servi par l'artillerie de marine tira 93 coups, la munition de l'artillerie à cheval ayant fait défaut. A Kambula la dépense fut d'environ 80 coups ; à Urzoo, pendant un bombardement prolongé de villages de boue, 18 canons tirèrent 895 coups, soit environ 50 par pièce. Mais ces exemples dépassent la moyenne.

A Laings Neck et à Tamai on tira 30 coups, à Ahmed-Kehl environ 20. Pendant les quatre jours de combat qui précédèrent la retraite de l'armée de Caboul sur Sherpore, on ne tira pas 12 coups par pièce. A la seconde affaire de Kassassin où, des deux

côtés, on mit en ligne beaucoup d'artillerie, la dépense fut de 10 coups par pièce.

Pendant toute la guerre d'Egypte la première batterie d'artillerie à cheval débarquée qui prit part à tous les combats, ne tira que 819 coups. L'expérience générale du service de l'artillerie dans les guerres irrégulières montre une dépense moyenne de munitions fort au-dessous de celle des campagnes continentales.

Cela étant, le wagon de munitions paraît peu approprié à ce service. Tandis que les avant-trains transportent de 24 à 36 coups suivant la nature de la pièce, chiffre qui suffit généralement, mais pas toujours, pour un jour de combat, les wagons en contiennent de 72 à 108, c'est-à-dire plus qu'il n'en faut, et si ces lourds véhicules accompagnent les canons il y a une grande perte de force. En Egypte ces wagons se montrèrent très défectueux. On les a décrits comme combinant le maximum de poids avec le minimum de capacité.

A Kassassin les wagons étant restés pris dans le sable, les canons furent à court de munitions; les batteries arrivaient en ligne sans autre munition que le contenu de l'avant-train. Dans l'Afghanistan on trouva les wagons si incommodes qu'on proposa d'en faire porter le contenu par des mulets et des poneys. Le système le plus élastique d'avant-trains semble mieux adapté que le wagon à un terrain où le transport à roues est difficile. Les chevaux supplémentaires qu'on ajoute dans les endroits pénibles produisent plus d'effet sur une légère voiture que sur une lourde, vu la perte de force dans les longs attelages. A Maiwand on eut grand peine à transporter les munitions des wagons aux avant-trains. Il faut noter qu'à Maiwand et à l'Ingogo tous les wagons tombèrent aux mains de l'ennemi.

Depuis Isandlwana on a beaucoup discuté sur l'armement des conducteurs d'artillerie. On ne peut pas penser à les laisser sans défense. A Ahmed Kehl les conducteurs se servirent efficacement de leurs pistolets; en Egypte ils étaient armés de revolvers. Les sabres de cavalerie essayés au Cap parurent trop encombrants et l'opinion des officiers d'artillerie semble favorable à quelque forme de pistolet, les revolvers étant dangereux pour les amis et pas assez meurtriers pour les ennemis.

Dans ces dernières années on a donné beaucoup d'attention à la question de l'estimation des distances, mais jusqu'ici les résultats n'ont pas été satisfaisants. A Tel-el-Mahuta le stadia exagéra de plus de 1000 yards la distance des canons ennemis; on s'en

servit peu dans les dernières actions de la guerre d'Égypte. A Lanigs Neck, dans des circonstances favorables, l'erreur fut de 450 yards. Sur les collines rocheuses de l'Afghanistan l'instrument put difficilement servir. L'obus est encore le meilleur stadia pour l'artillerie, mais si l'on arrivait à construire un système simple et juste, il pourrait être utile pour l'infanterie et les mitrailleuses à grande distance.

Habillement. L'habillement d'une armée basée sur l'enrôlement volontaire offre de grandes difficultés. Pour le service de garnison en temps de paix il faut une certaine pompe. Les rudes exigences de la guerre rendent la commodité de première importance. Pour satisfaire des conditions si paradoxales il n'y a qu'une méthode et les expériences de nos petites guerres y concluent aussi. Nous devons avoir deux tenues, une de paix et une de guerre. La tentative de porter le coutil en Inde après le retour des troupes de l'Afghanistan, où il avait rendu de si grands services, excita un mécontentement général et le coutil fut bientôt remplacé par l'élégant et martial habit blanc.

Dans le sud de l'Afrique et en Égypte la cavalerie remplaça avantageusement ses grandes bottes par des « putties », mais il n'aurait pu être question de les introduire en Angleterre.

Des équipements excellents dans les camps sont mis de côté pour le service actif; les vêtements grossiers du désert et des forêts font place à l'habit rouge lorsque les vapeurs ramènent les troupes dans leur pays.

Ce serait sortir du cadre de cet essai que de donner les détails de l'uniforme adapté aux conditions du service en campagne. Nous préfererions un système régulier auquel on puisse apporter rapidement et sans frottement les modifications jugées nécessaires pour le corps placé sur le pied de guerre. Chaque campagne nous montre la même histoire: on opère une révolution momentanée dans la tenue de ceux qui y prennent part. Ailleurs, une semaine après la déclaration de guerre, des centaines de mille hommes sont équipés en uniformes neufs qui sont toujours tenus en réserve au quartier du régiment, paquetés, étiquetés et prêts à servir.

Ce système si simple est ce que nous demandons. La tenue de service de chaque homme sous les drapeaux devrait être dans le magasin du régiment, celle de chaque réserviste à l'endroit où il devra d'abord se rendre. Les ordres spéciaux donnés au dernier moment, les réquisitions télégraphiques de Pimlico, les articles

de toute importance arrivant sur le quai après le départ du transport, voilà les conséquences inévitables de notre centralisation où aucune unité n'a d'importance propre et où les magasins de régiment sont remplis d'habits en partie usés au lieu de tenues de campagne qui sont de toute nécessité.

Voitures. Le fourgon d'ordonnance pesant 18 cwt a été généralement écarté comme trop encombrant pour le service de transport dans des territoires dépourvus de routes; lorsqu'on l'a employé, il a toujours causé des désagréments. C'est cependant sur ce véhicule que repose tout le système des transports régimentaires. Dans les guerres des Boers et des Zulus il fut reconnu peu propre aux marches difficiles; il est trop massif, devient horriblement lourd s'il est fortement chargé; dans les défilés de l'Afrique du sud son peu de stabilité fut très apparent, et il supportait difficilement la comparaison avec les wagons à bœufs et à mulets du pays. En Egypte on le remplaça par des charrettes maltaises qui furent d'un bon usage, mais la nature du terrain rendait difficile tout transport à roues. On l'employa aussi en Abyssinie et en Afghanistan là où il y avait des routes. Le léger fourgon écossais fonctionna en Cafrerie à côté des grands wagons du Cap et fut très utile dans le terrain inégal. Dans l'expédition de la Rivière Rouge les wagons canadiens pesant 11 cwt., furent employés avec succès dans les chemins improvisés par les troupes à mesure qu'elles avançaient.

Tout matériel de transport à roues venu de Woolwich paraît être sans nécessité solide et pesant, et est en conséquence mis de côté comme impossible à utiliser dès l'ouverture des hostilités. Les questions de solidité et de force de traction y ont le pas sur celle bien plus importante de la mobilité. Il vaut mieux risquer de briser une voiture en l'allégeant et, par conséquent, en l'affaiblissant, que d'être forcé de s'arrêter par une tentative de s'assurer contre tout accident.

Bivouac contre camp. Dans le climat favorable du Soudan où la pluie tombe rarement, et où les nuits ne sont jamais très froides, les tentes étaient généralement renvoyées lorsqu'on arrivait à proximité de l'ennemi. La santé des hommes souffrit peu d'être exposés, pendant la marche à travers le désert de Bayuda; mais après Tamaï en 1884, le manque d'abri pendant les grandes chaleurs du jour éprouva fortement les soldats. Pendant les expéditions sur les collines des frontières de l'Inde comme dans les campagnes de Lushai et Jowaki et aussi dans la guerre afghane,

on a souvent mis de côté les tentes sans détriment pour la santé des troupes tout en augmentant leur mobilité. Dans le bon climat et sous les bonnes conditions de la Rivière Rouge, les hommes ont souvent préféré bivouaquer en dépit des pluies soudaines.

Dans la première marche sur Kassassin le manque de transport empêcha d'emporter les tentes, les troupes eurent donc beaucoup à souffrir de la chaleur tropicale et du reflet du jour.

La petite garnison de Potchefstrom bivouaqua plusieurs semaines dans son fort réservé, exposée aux effets de la saison des pluies aussi bien qu'aux privations de nourriture et ne perdit que deux pour cent des hommes par maladie. Chez les Ashantis on se servit de la tente-abri, mais dans la dernière marche de Coomassie à travers l'Ordah on les laissa en arrière.

Pour des opérations prolongées sous le soleil oriental ou dans des climats froids et humides, les tentes sont une nécessité ; mais les impedimenta des équipages de campement jettent un tel fardeau sur une armée et empêchent tellement ses mouvements, qu'il ne faudrait épargner aucun effort pour les réduire à un minimum.

La tente-cloche, spacieuse et portative, a été trouvée excellente dans toutes les campagnes où on l'a employée : mais même cela accroît d'une manière notable les difficultés de transport, et les annales de nos petites guerres tendent à démontrer l'opportunité de bivouaquer partout où cela est possible. Les grandes tentes-marquises employées dans les plaines de l'Inde ne furent pas trouvées bonnes dans l'Afghanistan vu leur poids et les chameaux nécessaires à leur transport, elles ont été remplacées par celles de l'artillerie de montagne.

D'un côté les intempéries nuisent à la santé des troupes et ainsi empêchent le succès, mais, d'autre part, le bivouac augmente la mobilité et facilite les opérations. Les faits nous montrent cependant que les avantages du bivouac font plus que contrebalancer ses défauts.

Enseignements à tirer pour ce qui concerne l'équipement et l'organisation. Vingt ans de guerre irrégulière, dans des conditions toujours nouvelles, servent à jeter de la lumière sur le point si discuté de l'habillement et de l'équipement des troupes en campagne. Non seulement l'expérience qu'on y a acquise expose l'inutilité de beaucoup de choses contenues dans les tables élaborées à ce sujet, sur des théâtres de guerre tels que ceux sur lesquels se passent nos campagnes ; mais encore elle fait naître des

doutes sur la valeur de certains articles dans quelque circonstance que ce soit.

Nos transports attelés et nos wagons à munition pour l'artillerie n'ont pas été d'un bon usage, la carabine et la bayonnette se sont montrées défectueuses et l'équipement des soldats et des officiers a été trouvé mauvais à beaucoup d'égards. Un grand empire colonial entraîne une suite continue de petits combats avec les peuplades sauvages de ses frontières, et pour de telles opérations il faut prendre des précautions toutes spéciales pour l'équipement et l'organisation.

Comme l'art de conduire des troupes est modifié pour les guerres de partisans et les guerres irrégulières, ainsi l'administration et l'économie intérieure d'une armée doivent l'être quand ses fractions combattent des guérillas ou des sauvages. On ne saurait trop insister sur ce point.

Nous devons toujours être prêts pour une guerre avec une formidable puissance continentale; mais nos institutions militaires semblent avoir été créées pour cela et l'équipement de nos armées seulement disposé dans ce but. Il s'ensuit que l'ouverture des hostilités sur une petite échelle affecte sérieusement tout le système qui est façonné pour de grandes opérations, tandis qu'en même temps les petits corps envoyés pour ce conflit souffrent gravement de l'absence d'organisation pour une guerre irrégulière.

Les grandes nations militaires du continent, quand elles font la guerre, la font sur pied de guerre et dans un climat européen, tandis que nous devons être prêts à la faire sur pied de paix et dans des climats ne ressemblant en rien aux nôtres. C'est ce qui introduit la plus grande difficulté dans la confection d'un système militaire pour l'armée britannique.

Conclusion. Les annales du rôle long et varié des campagnes auxquelles les troupes britanniques ont pris part, de 1865 à nos jours, demanderaient une étude serrée et soignée. Des luttes de cette sorte ne présentent pas l'intérêt qui entoure les grands conflits européens de l'époque. Leurs épisodes sont moins frappants, leurs résultats moins décisifs, leur histoire moins claire et moins intelligible. Là où les motifs qui influencent les commandants des armées en présence sont connus, leurs actions sont nécessairement plus instructives comme illustrations de l'art de la guerre que là où les mouvements et le but d'un parti sont enveloppés dans le doute.

Les opérations de quelques milliers de soldats anglais, dans des lieux éloignés, opposés à des adversaires sans armes de précision, ni organisation, ne supportent pas la comparaison, comme études stratégiques et tactiques, avec les événements mouvementés de 1866 et 1870 ; mais les enseignements à retirer de leur histoire ne sont pas les moins intéressants ni les moins valables.

Ces actions montrent sous toutes leurs formes les vicissitudes de la guerre irrégulière. Elles nous enseignent à agir avec les races sauvages et féroces de l'Afrique, à soumettre les tribus fanatiques et traîtresses des montagnes de l'Asie, à conduire les opérations dans les luxuriantes forêts tropicales et à lutter avec les ennemis puissants et acharnés qui partagent notre domination sur les colonies au sud du Zambèze. Elles nous donnent des enseignements concernant la stratégie, la tactique et l'administration. Nous apprenons encore par leur histoire que dans notre système militaire il y a beaucoup de défectueux et peu qu'on puisse défendre, — mais nous y apprenons davantage. C'est que le soldat anglais d'aujourd'hui n'est pas indigne du riche héritage de glorieuses traditions qui lui sont parvenues du passé ténébreux ; que l'esprit qui animait notre armée dans les fatigues et les privations de l'hiver de Crimée ou dans les jours sombres de la révolte des Indes, existe toujours dans ses rangs et n'attend qu'une occasion d'être employé à une nouvelle victoire.

Le récit de ces opérations prolongées et pénibles est éclairé çà et là par de brillants exploits, des actes de courage et de dévouement comme Napier aimait à les rapporter autrefois.

Les intervalles longs et éprouvants qui séparent les incidents les plus saillants du conflit actuel témoignent que les fatigues et les difficultés ont été supportées courageusement et sans murmures. « La première qualité du soldat, dit Napoléon, est la constance à supporter les fatigues et les privations, le courage ne vient qu'en seconde ligne. » L'histoire militaire de ces vingt dernières années montre que le personnel de notre armée possède une forte provision de ces deux qualités et ce n'est pas la moindre leçon qui découle des pages ci-dessus.
